



## LEE Hae-Kyung

### Chaman bohème

Dix-huit ans depuis sa révélation, dix-huit ans qu'elle peut vivre avec la sérénité d'avoir enfin accepté ce qu'elle était : une *mudang* (« chaman »).

Car cette Séoulienne avait auparavant toujours ressenti de la douleur, jusqu'au jour où tout a basculé ; le jour où son fils de cinq ans est mort. Commence alors une vie d'errance, de refuge dans les montagnes et de petits boulots, jusqu'au jour où son corps refuse toute nourriture : impossible d'avaler des aliments qui seront, de toute façon, vomis. C'est la *mubyeong*, la maladie des chamans, le signe qu'elle peut être une passerelle entre le monde des humains et celui des dieux.

Si elle peut maintenant dire que si son fils n'était pas mort, elle n'aurait pas commencé à vivre, c'est qu'elle a rencontré « une chaman » qui l'a sauvée en réalisant le rituel de *naerim-gut*. Une consécration qui l'a fait devenir chaman elle-même.

Enfin révélée, en ayant reçu puis accepté l'esprit d'un dieu, LEE Hae-Kyung se montre critique du mouvement actuel de prétendues chamans qui décident de « faire carrière », principalement en tant que diseuses d'avenir ; car là n'est pas le rôle de la *mudang*. La chaman est une guide. Elle résout les problèmes par la discussion, des discussions entre une personne et un dieu.

Mais même les dieux ne peuvent pas toujours résoudre toutes les difficultés des hommes.



## LEE Yun-seok

Danseur, gardien de la contestation

**Ce jeune homme de bientôt soixante ans a gardé la passion de l'enfant qui assistait aux représentations des troupes de *talchum* (« danse masquée ») dans son village natal de la région de Goseong.**

La région de Goseong a toujours été un haut lieu de cet art populaire. Peut-être est-ce dû à la douceur du climat qui assure des récoltes prospères, donc la possibilité de se consacrer à des loisirs. Ce ne serait sans doute là qu'une partie de la vérité, car le *talchum* est avant tout une critique sans concession de la société, où l'on vient transcender par la dérision les problèmes du quotidien, une fête expiatoire qui permet, à l'abri des masques, de se moquer des abus des riches, des nobles et des puissants.

On pourrait penser que l'attitude de certains notables devait être plus orageuse que ne l'était le ciel.

Cette critique de la société et des politiques rend le *talchum* toujours autant pertinent et actuel aujourd'hui qu'hier, mais cela n'a pas été sans le mettre en danger. Ainsi, les régimes autoritaires qui contrôlaient la Corée du Sud après la guerre se méfiaient des propos subversifs tenus lors des spectacles donnés par des étudiants et des sympathisants prodémocratiques.

Aujourd'hui encore, certains mouvements font appel aux troupes de *talchum* pour porter leur message, mais la plupart des spectateurs viennent autant pour rire des problèmes sociaux et familiaux que par nostalgie des traditions de la campagne.



## NAH Youn Sun

Chanteuse de jazz

**Mère cantatrice, père chef de chœur : pas de meilleur environnement familial pour s'imprégner de musique pour la vie. C'est aussi à une nonne, amie d'enfance, que NAH Youn Sun doit son amour du chant, et plus particulièrement de la chanson française.**

C'est peut-être la magie sonore de la langue qui l'a poussée à participer au concours de la chanson française organisé par l'ambassade de France en Corée alors qu'elle avait intégré l'orchestre symphonique national. Elle remporte ce concours. Le lot : un séjour en France. Un premier contact qui en appellera d'autres.

La voilà, en 1995, s'installant à Paris pour étudier la chanson française et le jazz, au Cim (l'école de jazz et de musiques actuelles). Le jazz : un cadeau du ciel qui a donné un sens à sa vie. Une façon de communiquer qui transcende les barrières des langues, car si elle chante en coréen, en espagnol, en anglais, en portugais et même en hébreu, c'est d'abord pour des questions de sonorité.

Aujourd'hui, elle poursuit son chemin sur la voie des rencontres et les voix de l'improvisation. Au rebours des modes, à l'avant-poste du cœur.



## OH Joon-Sik

Designer et urbaniste

OH Joon-Sik fait partie de cette génération qui, dans les années 1990, avec la fin des régimes autoritaires, a enfin pu sortir de Corée du Sud, pour découvrir d'autres pays, d'autres cultures et d'autres façons de vivre la ville. Une nécessité absolue pour un créateur de formes et d'espaces, dont l'inspiration reste à la croisée des chemins.

1995 : diplômé de l'université de Hong-ik, il intègre l'École nationale des arts décoratifs de Paris. Ce seront cinq années consacrées au design mobilier – bourse de recherche « carte blanche » de l'association Valorisation de l'innovation dans l'ameublement, création de mobilier de bureau pour Haworth et Ligne Roset – et à une réflexion sur la place de l'homme dans la ville.

Une réflexion qui se poursuit à son retour à Séoul lorsqu'il collabore, à Inno Design, avec la Ville et son maire-designer : il s'agit de redonner une place à l'architecture et au design dans un univers urbain laissé au libre arbitre des promoteurs immobiliers.

Un urbanisme repensé aussi bien dans le cadre de projets pharaoniques, comme la rivière Cheonggyecheon ou la Digital Media City, que dans des aménagements plus modestes, mais éminemment visuels, tels le mobilier urbain, la signalétique des métros et des bus, l'introduction du « Vélib » local, le design de navettes fluviales...

Une approche holistique d'envergure, à la hauteur du talent de cet esthète pour qui le design doit être au service des gens, et l'homme au centre de tout.



## Cho Soon-Ja

La voix de la mémoire

Le titre le plus prestigieux qu'un artiste traditionnel coréen puisse obtenir : un site Internet à son patronyme, un statut de trésor national vivant ; on pourrait facilement imaginer un être à l'ego surdimensionné. CHO Soon-ja est tout l'inverse : un mythe certes, mais avant tout une âme d'artisan, qui s'efface derrière l'art multiséculaire du chant lyrique traditionnel coréen, *gagok*.

Cette forme de chant, extrêmement difficile à maîtriser, est basée sur des poésies anciennes accompagnées d'instruments à cordes ou à vent. Nécessitant un contrôle absolu des modulations tonales et rythmiques, elle requiert aussi celui des expressions faciales de la récitante, notamment de sa bouche qui doit absolument éviter la perte de la grâce féminine. Grâce également du corps et du geste, au service d'une voix d'exception qui oscille entre timbre naturel et accents nasillards et dont les codes de compréhension sont pour le néophyte aussi mystérieux que le chant des origines.

Un apprentissage pour le moins ardu, commencé à seize ans pour CHO Soon-ja, avec, comme consécration, quarante ans plus tard, un titre de Patrimoine national culturel intangible no 30. Un titre qui ne marque pas un couronnement mais une nouvelle charge morale : celle de faire vivre et faire connaître son art.

Une leçon de musique dans un salon feutré, une rencontre sous le signe de la modestie et du partage.



## Han Bok-Ryeo

### Diplomate des fourneaux

Armée du titre de Patrimoine national culturel intangible no 38, HAN Bok-Ryeo est la personnification même de l'art culinaire de la cour royale, ou *gungjung hanjeongsik*. Au sein de l'Institut de la cuisine royale, fondé en 1971, elle supervise le travail de recherche sur un art qui aurait pu disparaître en 1910, en même temps que le règne de la famille royale de Corée, et elle perpétue sa mémoire à travers des cours et des ateliers.

Au plan symbolique, un statut imposant pour ce bout de femme douce. Dans la vie, une suite de lourdes responsabilités : détentrice d'un savoir à préserver et à transmettre, formatrice de talents... mais surtout ambassadrice de la culture coréenne à travers le monde : « La nourriture est une porte pour comprendre les autres cultures et c'est pourquoi il faut faire connaître la cuisine coréenne. »

C'est ainsi qu'elle s'est totalement impliquée en qualité de conseillère gastronomique dans la série télévisée *Daejanggeum* qui raconte, en 54 épisodes, le destin d'une cuisinière à la cour du roi Jungjong au XVI<sup>e</sup> siècle. Un succès domestique et international dû en grande partie aux reconstitutions aussi fidèles qu'alléchantes des plats traditionnels. Même plusieurs années après la diffusion de cette série, de nombreux étrangers viennent à l'Institut pour apprendre les recettes qu'ils ont vues sur le petit écran.

Une ambassadrice culturelle qui se voit également chargée de missions aux enjeux autrement plus vitaux, comme lorsqu'elle fut responsable des cuisines du deuxième Sommet intercoréen en 2000. Ou quand l'histoire du goût rejoint le goût de l'histoire.



## SHIN Joon-sik

Médecin : “Lève-toi et marche !”

**La médecine traditionnelle, c'est de père en fils dans la famille Shin : Joon-sik ne représente pas moins que la septième génération de médecins traditionnels.**

Sa spécialité ? Le traitement des affections de la colonne vertébrale, une vocation qui lui est venue après que son père a été blessé au dos. Il a ainsi mis au point une méthode révolutionnaire, la thérapie *chuna* qui opère de véritables miracles sans nécessiter de recours à la chirurgie. Une approche traditionnelle – à base de massages, d'acupressure et d'acupuncture – qui n'exclut cependant pas les équipements les plus modernes tels les scanners et les IRM.

On ne peut imaginer, au premier regard, que l'écrin aseptisé et hypermédicalisé de la clinique soit également un lieu de savoir séculaire dont les pratiques expertes sont d'autant plus efficaces qu'elles rencontrent la conviction des patients à guérir de leur désespoir.

On souffre, on gémit ; le grabataire lève ses yeux au ciel, il s'appuie sur des épaules amies, retrouve un enchaînement de pas qu'il croyait impossible. On l'encourage, on le maintient, les soignants deviennent ses frères, SHIN Joon-sik peut enfin lâcher la main de son patient, son ami ...

« Lève-toi et marche ! »... Quant à nous, comme le disait Saint-Thomas, nous n'avons cru que ce que nous avons vu.



## HONG Se-hwa

### Eternel dissident

**1979. La Corée du Sud vit sous le joug du dictateur Park Chung-hee. Les organisations prodémocratiques sont sévèrement réprimées. Les seules personnes autorisées à quitter la Corée du Sud sont le personnel diplomatique, les hommes d'affaires et quelques étudiants boursiers du gouvernement.**

HONG Se-hwa vient d'arriver en France avec sa famille, envoyé par son entreprise d'import-export, quand son organisation est prise dans une rafle de la CIA coréenne : les 73 membres sont arrêtés, emprisonnés ; le chef est exécuté, d'autres mourront torturés. Seul rescapé, du fait de son déplacement, HONG Se-hwa demande l'asile politique en France et l'obtient.

Isolé, il va de petits boulots en petits boulots et découvre une France qui n'est pas seulement celle de la culture et des arts, mais aussi celle des acquis sociaux, de la liberté de pensée et de la tolérance. C'est cette France qu'il emmènera avec lui en Corée, vingt ans plus tard, après l'arrivée de la démocratie et des lois d'amnistie pour les anciens dissidents.

À la tête de la rédaction du quotidien progressiste *Hankyoreh*, il a repris son rôle de vigie de la démocratie sud-coréenne. Il lui faut être vigilant, car le paysage qui s'offre à son regard est bien sombre : l'arrivée de LEE Myung-bak au pouvoir a remis en cause les acquis démocratiques des dix dernières années, la liberté de la presse est en danger, les jeunes ont pour uniques repères les stars, les marques et l'argent...

De quoi perdre espoir ? Non, car il sent chez ses concitoyens une volonté, timide certes mais bien réelle, de sortir du conservatisme et de la société de consommation : une soif de culture, d'éducation et de nature. Trente années plus tard, son optimisme et sa volonté d'aller de l'avant sont restés intacts. Une belle leçon de courage pour un homme toujours en quête d'idéal.





## Ji Haye

### La séduction textile

C'est dans son atelier *House of Ji Haye* au cœur du quartier de Gahoedong, réputé pour son patrimoine culturel, que la styliste Ji Haye nous reçoit entre deux séjours à Paris. Un atelier, ou plutôt une maison traditionnelle – une *hanok* – dont l'architecture a été réinterprétée avec audace et respect, comme un hommage au pays qui est resté le sien.

Car si Ji Haye partage son temps entre France et Corée, elle puise clairement son inspiration dans la culture coréenne : les tenues se parent des chatoyantes couleurs des saisons, les techniques sont celles, séculaires, des moines et des artisans ; un souvenir de sa mère va inspirer un motif, la ligne d'une silhouette devient le prolongement de celle d'un *hanbok*, l'habit traditionnel... Un regard vers le passé, qui ne procède d'aucune nostalgie pour cette femme curieuse autant que réfléchie, aussi recueillie dans un temple bouddhiste que concentrée dans les coulisses d'un défilé parisien.

C'est avec ce regard coréen sur le monde extérieur qu'elle a fait son chemin exemplaire dans celui de la mode, devenant la première Coréenne à devenir membre invité de la prestigieuse Chambre syndicale de la haute couture en France. Personne n'étant prophète dans son pays, c'est paradoxalement la Corée qui ne la reconnaît pas encore à sa juste valeur, en raison d'une méconnaissance générale de ce phénomène si occidental, qui consiste à mettre sur un piédestal l'apparente futilité des choses.

Mais les choses changent puisque, désormais, des actrices comme JEON Do-yeon ou des chanteuses comme LEE Hyo-ri deviennent ses ambassadrices de charme en revêtant ses créations qui glorifient la féminité. La *House of Ji Haye* a même servi de décor au film *Dream* de KIM Ki-duk. Pour celle qui incarne de manière flamboyante – malgré l'expérience et la consécration de ses pairs – le stylisme le plus raffiné. C'est dans son atelier *House of Ji Haye* au cœur du quartier de Gahoedong, réputé pour son patrimoine culturel, que la styliste Ji Haye nous reçoit entre deux séjours à Paris. Un atelier, ou plutôt une maison traditionnelle – une *hanok* – dont l'architecture a été réinterprétée avec audace et respect, comme un hommage au pays qui est resté le sien.

Car si Ji Haye partage son temps entre France et Corée, elle puise clairement son inspiration dans la culture coréenne : les tenues se parent des chatoyantes couleurs des saisons, les techniques sont celles, séculaires, des moines et des artisans ; un souvenir de sa mère va inspirer un motif, la ligne d'une silhouette devient le prolongement de celle d'un *hanbok*, l'habit traditionnel... Un regard vers le passé, qui ne procède d'aucune nostalgie pour cette femme curieuse autant que réfléchie, aussi recueillie dans un temple bouddhiste que concentrée dans les coulisses d'un défilé parisien.

C'est avec ce regard coréen sur le monde extérieur qu'elle a fait son chemin exemplaire dans celui de la mode, devenant la première Coréenne à devenir membre invité de la prestigieuse Chambre syndicale de la haute couture en France. Personne n'étant prophète dans son pays, c'est paradoxalement la Corée qui ne la reconnaît pas encore à sa juste valeur, en raison d'une méconnaissance générale de ce phénomène si occidental, qui consiste à mettre sur un piédestal l'apparente futilité des choses.

Mais les choses changent puisque, désormais, des actrices comme JEON Do-yeon ou des chanteuses comme LEE Hyo-ri deviennent ses ambassadrices de charme en revêtant ses créations qui glorifient la féminité. La *House of Ji Haye* a même servi de décor au film *Dream* de

KIM Ki-duk. Pour celle qui incarne de manière flamboyante le stylisme le plus raffiné – malgré l'expérience et la consécration de ses pairs – l'histoire ne fait que commencer.



## Maek-San

### Bonze urbain

**Avant d'officialier à Bongeunsa, les moines ont dû passer de longs mois dans des monastères avec leur référent spirituel : un moine pour les hommes ou une moniale pour les femmes, puisque le bouddhisme leur est ouvert.**

Un apprentissage traditionnel qui se déroule dans les hauts lieux de culte que sont les monastères de Haiensa, Songgwangsa ou Woljeongsa, pour ne citer que les plus connus, tous situés à l'extérieur de Séoul.

Cette période est consacrée essentiellement à l'apprentissage de la vie collective, à la pratique de la prière et à l'expression d'un travail individuel pour le seul bien-être de la communauté. Un temps nécessaire qui doit permettre de confirmer les vocations, d'ôter les doutes et de mesurer concrètement l'étendue des contraintes et des règles de vie.

Le novice prendra ensuite une partie des engagements monastiques et commencera une période de formation, dont la durée peut s'étendre jusqu'à quatre années, avant d'être confirmé dans ses choix.

La vie des moines est généralement rythmée par deux retraites annuelles de trois mois, en été et en hiver, pendant lesquelles ils méditent. Le reste du temps, ils se déplacent de temple en temple dans tout le pays pour rendre visite à des maîtres, apprendre toujours plus et continuer à prier.

Maeksan (ou Maeksan Sunim si l'on ajoute le titre honorifique que les bouddhistes utilisent quand ils parlent ou s'adressent à un moine ou une moniale) a d'abord passé plusieurs années dans un monastère en montagne. Une vie méditative exemplaire qui lui a permis d'être invité, par l'actuel responsable de Bongeunsa, à participer à la diffusion du bouddhisme à Séoul. Il y donne aujourd'hui des enseignements à l'attention des laïcs coréens qui viennent en nombre, tout en s'occupant de l'accueil des étrangers.

Dans quelques années, il repartira sans doute dans un monastère plus isolé pour se ressourcer et approfondir sa pratique religieuse. Un mode de fonctionnement entre ville et campagne, assez courant dans la Corée d'aujourd'hui, pour ces missionnaires de la pensée.

Florence Galmiche



## Yoo Jeong-Han

Architecte : intérieur/extérieur

Dépositaire d'un héritage culturel ancestral, Yoo Jeong-Han fait partie de ces créateurs pour qui le poids de la tradition n'est en rien une contrainte, mais bien une constante source d'inspiration, de réinterprétation et d'invention.

Il compare volontiers les espaces qu'il conçoit dans son agence Need 21, au *kimchi*, ce plat traditionnel coréen à base de chou fermenté, comme image de son désir de construire des lieux vers lesquels les gens vont vouloir revenir encore et encore, tout comme les Coréens recherchent le kimchi à chaque repas sans jamais montrer le moindre signe de lassitude.

Pour lui, l'architecture coréenne est réellement unique : elle ne recherche ni la légèreté et la concision des constructions japonaises, ni la splendeur des édifices chinois, elle ne se conçoit pas en termes de régularité et de symétrie comme en Occident. Elle vit des coïncidences, de l'irrégularité et des imprévus de sa relation avec la nature environnante.

Une nature, qui au-delà de l'élaboration extrême des formes, renaît dans la noblesse des matériaux. Bois précieux, aluminium, béton ou verre, tous associés à un vocabulaire architectural sophistiqué au service d'une sensualité qui jamais ne se départ de l'émotion.



## HAW Woo-shin

Danseur et chorégraphe de Prepix

**Carrière météorique pour ce jeune homme de vingt-huit ans qui est la tête – et les jambes ! – de la compagnie de Street Dance Prepix.**

Après avoir remporté tous les concours imaginables en Corée ou au Japon, grâce à des chorégraphies aussi débridées que maîtrisées, cette troupe de sept danseurs partage maintenant son temps entre tournées à l'étranger, cours de danse auprès des plus grandes vedettes coréennes ou d'amateurs passionnés, et création de « performances non verbales ». Un nouveau genre de comédies musicales muettes qui connaissent un énorme succès au pays et s'exportent à présent jusqu'à Broadway.

Une multitude d'activités guidées par une même ligne directrice : conserver et perfectionner leur style unique et transmettre la philosophie du hip-hop au plus grand nombre. Pari tenu, pari gagné !



**CHOI Hyeon-seok**  
Créateur de saveurs